

ÉLISABETH DUFOURCQ

Histoire des chrétiennes

De la découverte des Nouveaux Mondes
aux chocs de la modernité

**

TEXTO

Collection dirigée par Jean-Claude Zylberstein



HISTOIRE DES CHRÉTIENNES

DU MÊME AUTEUR

Les Femmes japonaises, Denoël-Gonthier, 1969.

Trois siècles d'histoire missionnaire française. Histoire naturelle d'une diaspora, Librairie de L'Inde éditeur, 1993.

Les Aventurières de Dieu, J.-C. Lattès, 1993 ; rééd. Perrin, coll. « Tempus », 2009.

L'Invention de la loi naturelle, Bayard, 2012.

Lettre au pape François, Mediaspaul, 2014.

ÉLISABETH DUFOURCQ

HISTOIRE
DES CHRÉTIENNES

*De la découverte
des Nouveaux Mondes
aux chocs de la modernité*

Tome 2

TEXTO
Le goût de l'histoire

Texte est une collection des éditions Tallandier

© Bayard, 2008

© Éditions Tallandier, 2015 pour la présente édition
2, rue Rotrou - 75006 Paris
www.tallandier.com

Chapitre XXI

Aventuriers des Nouveaux Mondes et aventurières des cloîtres

Thérèse et ses frères

L'Empire des Indes

De l'Espagne de Philippe II, ne pouvait-il donc sortir que des inquisiteurs ou des sicaires aux ordres du duc d'Albe ? Le croire serait dénaturer le versant espagnol du christianisme. Dès 1550, avant même que les décrets du concile de Trente ne soient reçus en Espagne, un catholicisme que l'on dira « claudélien », transocéanique et transcontinental, s'est faufilé entre les mailles de l'Inquisition. Ni le corporatisme d'ordres religieux, ni la rapacité des conquérants d'Amérique n'ont pu en freiner l'élan. Ce catholicisme fervent, savant, poète et artiste, très influencé par les premiers jésuites, va marquer les États Habsbourg pour des siècles. Vers le milieu du XVI^e siècle, soit au début du règne de Philippe II, cet empire couvre les provinces les plus diverses de l'Espagne, depuis les hêtraies du Guipúzcoa d'où l'on tire les mâts des navires, jusqu'à l'Andalousie, d'où partent les vaisseaux. Il englobe les Flandres et son port d'Anvers, l'Autriche, le duché de Milan, Naples, troisième ville

d'Europe et son royaume prospère. Au-delà de l'Atlantique, les gouverneurs et les vice-rois envoyés par l'Escorial administrent l'île d'Hispaniola – Saint-Domingue future –, la Nouvelle-Espagne qui s'étend sur l'ancien Empire aztèque, le Mexique et sur le Costa Rica, le Honduras, le Yucatán, le Guatemala, la Colombie. D'Acapulco, situé sur la rive pacifique du Mexique, les plus aventureux des marins ont gagné l'archipel des Philippines pour commercer avec les jonques chinoises. En 1571, ils ont déjà conquis la grande île de Luçon et fondé Manille. Dans les pays andins dont le Pérou est capitale, le vice-roi en résidence à Lima rend compte aux souverains de Madrid des métamorphoses de l'ancien Empire inca.

Entre l'Espagne et l'Amérique, cependant, les distances et les courriers se mesurent en mois et en années. Les morts de naufrages, d'épuisement, ou de faits de guerre se comptent aussi par dizaines d'hommes, pour cent partis. Conquêteurs, commerçants, marins, religieux, presque tous sont des aventuriers embarqués sans s'encombrer de femmes. Ils ont laissé en Espagne leurs mères, leurs sœurs, leurs amours. Mais tous n'ont pas le même but et les récits qu'ils ont rapportés tardivement en Espagne reconstruisent des vérités différentes.

L'anéantissement des civilisations amérindiennes

Il y eut des trahisons, des horreurs et du sang. Des Indiens, leurs femmes et leurs enfants mis en pièces par peur puis par jeu. Des morts d'épuisement, de variole et de désespoir. Un demi-siècle après l'installation des compagnons de Christophe Colomb, les quatre cinquièmes des Indiens d'Amérique avaient disparu. Mais l'Espagne entourait ses conquêtes d'un grand secret. Au total, les cris des Indiens ne furent entendus en Europe que vers les années 1550. La vérité avait déjà mille visages : il n'y avait pas eu un seul conquérant, ni un seul peuple conquis...

L'histoire en huit tableaux de la conquête du Mexique avait eu cent répliques à des échelles différentes : l'alliance des navigateurs blancs avec un peuple de la côte ; l'union d'un chef espagnol, Cortés, avec une Indienne, la Malinche, qui lui servait d'interprète ; la construction préventive d'un fort, Vera Cruz ; la rencontre solennelle du nouveau venu avec le roi de la civilisation dominante, comme celle de Cortés et de Montezuma à Mexico, en novembre 1519 ; la fourberie des Espagnols, suivie de représailles aztèques, elles-mêmes suivies de contre-représailles et du triomphe des conquérants... Cette histoire s'était reproduite face à une multitude de peuples plus ou moins puissants, plus ou moins évolués ou primitifs. Les Fernand, les Rodrigue et les Sanche, partis de Castille, de la Manche ou du Pays basque, avaient accepté les femmes que leur offraient des indigènes en signe d'alliance. Puis ils avaient proclamé leurs pouvoirs par des affabulations qui partaient des mythologies indiennes. Le moment venu, ils avaient bourré leurs armes à feu et semé la terreur. Les femmes avaient subi.

Indissolublement descendants des conquérants et des conquis, les chrétiens du Mexique, deuxième pays catholique du monde après le Brésil, tentent aujourd'hui de confronter les témoignages de leurs ancêtres espagnols avec ceux de leurs ancêtres indiens. Leurs recherches permettent de suivre parfois mois par mois et en accéléré l'anéantissement des civilisations qui adoraient la force vitale du serpent, par une autre qui regardait le serpent comme le diable¹.

Des hommes de Dieu, connaisseurs et défenseurs des Indiens, mais destructeurs de temples

En Amérique, les Indiens comprirent vite que les commerçants et les religieux n'avaient ni les mêmes intérêts ni les mêmes buts que les tueurs casqués et armés. Pour échanger ou évangéliser, il fallait dialoguer, deviner le langage des

expressions de visage et des gestes, décrypter des langues qui variaient par myriades d'un peuple à un autre. Les hommes vêtus de robes brunes ou noires, franciscains, dominicains, augustins, n'attaquaient pas les indigènes. Bien des années plus tard, au contraire, ce sont des Bernard de Sahagun, franciscain, et des Bartolomé de Las Casas, dominicain, qui défendirent les Indiens et recueillirent patiemment leurs témoignages sur les atrocités que leur avaient fait subir les conquérants.

Brûlots en mains, les religieux exerçaient leur violence sur les idoles et les temples. Dans la seule année 1531, proclame le franciscain Jean de Zumaraga, cinquante temples auraient été détruits, avec 20 000 idoles attribuées aux ateliers du démon. Les croquis de propagande accompagnant ses écrits restent seuls vestiges de l'architecture détruite².

Comme dans le reste du monde, les missionnaires, et en particulier les jésuites qui décryptaient les langues, comprirent que tous les peuples avaient leurs mots de commandement ou de soumission, de sympathie ou de haine, mais que l'expression « Christ ressuscité³ » était universellement intraduisible.

Malgré cela, les peuples stupéfaits par l'arrivée des Espagnols comprirent à leur tour que, seuls, les missionnaires parlaient de ce qui comptait le plus à leurs yeux : le surnaturel. Qu'elles soient organisées en empires complexes ou éparpillées en tribus primitives, leurs civilisations qui croyaient aux anges et dont des jésuites devinèrent, à cet indice, l'origine chamanique, accordaient en effet plus d'importance à un supplément d'être qu'à un encombrement de richesses. Pour accroître la valeur des enfants à naître, les Indiens offraient aux femmes enceintes des gibiers de bêtes sauvages, de loups, d'ours, de lièvres ou de cerfs, dont ils pensaient que le nouveau-né prendrait à la fois le nom et la force. Pour célébrer leurs victoires sur des tribus rivales, ils mangeaient leurs ennemis vaincus et capturaient

leurs femmes pour en avoir des enfants qu'ils chérissaient. Leurs jeûnes et leurs danses poursuivies jusqu'aux trances leur permettaient, disaient-ils, de s'alléger pour s'élever jusqu'à un monde sans mal, peuplé par des anges.

Même s'ils échangeaient des pierres précieuses ou des fourrures contre des objets de fer, ils jugeaient grossière cette façon qu'avaient les hommes blancs de s'alourdir de biens et de vêtements qui les rendaient trop lourds pour l'aventure céleste⁴. Ils reconnaissaient que, seuls, les religieux en robes noires ou brunes semblaient savoir ce qu'invoquer veut dire. Ils croyaient aux anges, comme les Indiens, et suscitaient des discussions spirituelles par des tableaux imagés ; ils distribuaient des croix, des miroirs, des ciseaux, des remèdes... Leurs paroles de paix, de sagesse et de science contrastaient avec la rapacité des marchands et la cruauté des brutes qu'ils accompagnaient. La sympathie qu'inspiraient ces hommes venus sans femmes et ne demandant pas de femmes était-elle un piège ?

Les Indiens ne seront pas esclaves mais « recommandés » à leurs conquérants

En Nouvelle-Espagne, soumise dans des conditions que Madrid garda longtemps secrètes, les franciscains, les augustiniens et les dominicains avaient précédé les jésuites. Isabelle la Catholique puis Charles Quint leur avaient ordonné de traiter les populations, non pas comme des esclaves, mais comme des sujets royaux, bref des chrétiens en puissance. L'esclavage, aux yeux des souverains, était une industrie d'infidèles. Elle se pratiquait en grand dans le monde musulman. Elle sévissait aussi sur les rivages méditerranéens où les raids des pirates étaient fréquents. Au temps du voyage de Christophe Colomb, les plus grandes colonies chrétiennes outre-mer étaient celles des Européens et des Européennes qui languissaient dans les bagnes ou les

harems d'Alger et de Constantinople. Seuls les Portugais ne se gênaient pas pour employer des esclaves noirs raziés en Afrique dans leurs plantations de Madère.

Pour concilier la volonté d'Isabelle de Castille avec l'encadrement des populations indiennes, Christophe Colomb avait établi le système de l'« encomienda ». En principe, la couronne d'Espagne – en fait, le conquérant – « recommandait » un territoire et sa population – hommes, femmes, vieillards et enfants – à un colon qui devait assurer aux indigènes l'instruction chrétienne qui en ferait de « vrais hommes », moyennant un travail et un tribut.

En bref, on en était revenu à une sorte de système féodal. À cela près que les aventuriers d'Amérique avaient souvent laissé en Europe les vestiges de l'esprit chevaleresque. Une fois rendus maîtres des Empires aztèque puis inca, ils s'étaient arrachés leur part de butin et les cohortes de femmes que les anciens vassaux des prêtres-rois déchus leur avaient offertes en signe d'alliance.

Les dominicains prennent parti pour les Indiens

À Hispaniola, actuelle Haïti, les dominicains réagirent les premiers. Dès 1511, le frère Montesino dénonçait en chaire l'effroyable barbarie des conquérants. Ses frères écrivirent en Espagne. À la suite de quoi, une commission se tint à Burgos en 1512. Elle édicta des lois minutieuses et incontrôlables pour encadrer les Indiens : interdiction de la nudité, de la danse, des scarifications, réglementation de l'habitat et de l'alimentation, droit des indigènes au vêtement, aux sacrements et, pour les plus doués, à l'apprentissage du... latin⁵.

En 1515, un colon devenu prêtre, Las Casas, s'embarqua pour l'Espagne afin d'alerter le jeune Charles V. Appuyé par une poignée d'hommes d'Église parfois marqués l'érasme venus des Pays-Bas⁶, il demandait que les Indiens désarmés ne soient plus concédés à vie. C'était rêver. Les

conquistadors que l'éloignement rendait tout-puissants firent pression pour que l'*encomienda* devienne au contraire héréditaire, système qui perdura peu ou prou jusque vers 1700, du Mexique aux Philippines.

Prenant un autre parti, Las Casas obtint plutôt l'envoi de soixante-dix paysans de Castille, triés sur le volet pour donner aux indigènes un bon exemple de christianisme. Hélas ! en 1520, ces chrétiens pacifiques furent massacrés par des Indiens. Moyennant quoi, Las Casas prit l'habit dominicain et se retira dix ans dans un couvent. Il y étudia la théologie et commença son *Histoire des Indes*, d'après les papiers de Christophe Colomb.

Las Casas fonde la Vera Paz

Lorsqu'enfin, treize ans plus tard, en 1533, Las Casas sortit de sa retraite, le Mexique et le Pérou étaient conquis, mais leur population avait péri pour plus des deux tiers, par les armes, les suicides collectifs, la variole et les travaux forcés. Au Nicaragua, Las Casas essaya de prêcher contre la conquête militaire. En vain ! Trois ans plus tard, en 1536, il passait à l'action. Dans la ville toute récente de Santiago de Guatemala, il exposa en chaire comment il voulait convertir pacifiquement des Indiens. Résultat : les colons s'esclaffèrent, « malgré l'élégance de son latin ». Pour lancer son expérience, l'ancien *encomiendero* choisit une montagne encore inviolée parce qu'infestée de serpents, de fauves et de tribus indomptées. De leurs trois essais de conquête, les Espagnols étaient revenus décimés, se bornant à qualifier ce territoire de « Pays de guerre ». C'est là que Las Casas se proposait d'aller sans autres armes que « les principes des Saints Évangiles ». Enfin ! Les deux conditions qu'il posait furent facilement acceptées, l'échec paraissant certain : il fallait, primo, que les Indiens soumis dépendent directement de la

Couronne, secundo, que jamais, pendant cinq ans, aucun Espagnol, sauf Las Casas et ses frères, ne soit toléré⁷.

Une fois l'accord du gouverneur acquis, Las Casas et ses amis se mirent en prière, jeûnèrent et composèrent des courtes plaintes en langage de la Terra de Guerra. Ces chants très simples contaient l'histoire sainte depuis la création du monde jusqu'à la venue de Jésus et l'accomplissement de ses miracles. Ils furent enseignés à quatre colporteurs indiens qui se dirigèrent vers la Terra de Guerra avec leur pacotille : des ciseaux, des miroirs et autres babioles. Après avoir marchandé tout le jour, les marchands catéchistes s'assirent, demandèrent un instrument à cordes et se mirent à chanter les poèmes que Las Casas leur avaient enseignés. Cette nouvelle épopée provoqua la stupeur. On y chantait que les divinités traditionnelles n'étaient que des mauvais esprits, comparés au vrai Dieu et que, seuls, les démons commandaient les sacrifices humains et les « mangeries » rituelles entre humains. Le manège continua plusieurs soirs.

À ceux qui en demandaient plus, les marchands dirent que, seuls des hommes qui ne cherchaient ni or ni plumes ni pierres précieuses, en bref, seuls les moines, pouvaient les instruire. Impressionné mais perplexe, le chef délégua son fils dans la ville de Santiago pour inviter ces moines et s'enquérir en secret. Vivaient-ils vraiment aussi simplement que le prétendaient les marchands ? Las Casas n'accepta l'invitation que pour un seul de ses frères, lequel, parti en martyr, fut accueilli sous des arcs fleuris. La première messe fut célébrée, splendide par la beauté et la propreté des vêtements sacerdotaux. Encore fallait-il dissiper la crainte d'une invasion armée dont les prêtres pouvaient être les leurs. Lorsque les ordres donnés aux colons par le gouverneur espagnol eurent apaisé les esprits, le chef indien se convertit et se fit apôtre, exhortant tout son peuple à suivre son exemple. Avant même l'arrivée de Las Casas, il interdit les sacrifices habituels de perroquets et d'autres animaux qui

devaient accompagner le mariage de son frère. En octobre 1537, Las Casas et un autre dominicain se rendirent à leur tour en Terra de Guerra. Les sources ne disent pas ce qui se passa depuis cette date jusqu'en 1539, date où Las Casas retourna en Espagne pour obtenir la confirmation juridique de ses succès. Ce qui est certain, c'est qu'en 1538, l'évêque écrivit en Espagne que Las Casas faisait un travail admirable. Deux ans plus tard, une série d'ordres royaux arriva de Madrid pour stimuler la conversion pacifique des Indiens. En 1542, furent édictées les Lois nouvelles qui prévoyaient l'extinction progressive de l'«*encomienda*». En tout cas, les fonctionnaires royaux reçurent ordre de punir tous les Espagnols qui cherchaient à pénétrer sur la terre rebaptisée Terre de paix, *Vera Paz*.

Et les femmes ? Elles n'étaient pas dangereuses. Elles faisaient partie du peuple, comme les enfants et les vieillards, cela allait sans dire.

Trop brève relation de la destruction des Indes

On voudrait assurer que le succès de Las Casas fut retentissant et de longue durée. Ce serait prendre un idéal pour une réalité : l'évangélisation pacifique lésait trop d'intérêts des fils de conquérants.

En 1547, Las Casas retourna en Espagne pour se consacrer au grand débat qui devait marquer l'avenir des Indiens et des Indiennes qui avaient résisté à l'extermination de leur race. Pour frapper l'opinion, il eut l'audace de faire publier à Séville et sans licence, son effarante et *Très brève relation de la destruction des Indes* : « Ils inventèrent, disait-il des colons, toutes sortes de guerres et de supplices contre ces nations qui ne leur avaient fait que du bien... Ils les tuaient et les égorgeaient de sang-froid, uniquement pour se divertir... tantôt, ils éventraient les femmes enceintes, ils arrachaient à d'autres leurs enfants à la mamelle, ils leur écrasaient la tête

contre les murs ou les pierres et les jetaient à la rivière... » Le texte eut un retentissement immense dans la France anti-espagnole, dans les pays réformés et jusqu'au fin fond des universités espagnoles. En 1552, se tint enfin à Valladolid la fameuse controverse où l'on admit, contre les axiomes des aristotéliens, que les Indiens n'étaient pas nécessairement voués par nature au servage.

Quant à l'expérience de la Vera Paz, sa fin est racontée dans une lettre poignante, adressée par les dominicains au Conseil des Indes, le 14 mai 1556. Le démon qui veillait poussa finalement les sacrificateurs païens à fomenter une révolte. Deux dominicains furent assassinés dans l'église, l'un d'eux parlait huit dialectes indiens ; un troisième fut immolé devant une idole. Les Espagnols de Santiago appelés à l'aide répondirent doucereusement que les ordres du roi d'Espagne leur interdisaient toute intrusion dans la Vera Paz. Par la suite, un ordre trop tardif entraîna des représailles. La Vera Paz devint plus pauvre que toutes les autres régions du Guatemala. Mais l'expérience de Las Casas allait inspirer celle des futures « réductions » jésuites.

Le mariage monogame, atout chrétien en Amérique

Dans ces conditions, était-il certain que les missionnaires espagnols et portugais, d'ores et déjà répandus du Pérou aux Philippines, puissent apporter aux femmes des pays conquis un évangile ressemblant à celui des origines ? L'horreur peinte couleur de sang dans l'iconographie indienne miraculeusement sauvegardée ne laisse aucun doute sur les méthodes d'une conquête espagnole effroyablement opposée à l'esprit d'Évangile.

Lorsque les missionnaires succédèrent à la première soldatesque, il était souvent trop tard pour christianiser des civilisations, sans les détruire plus encore. Dans le Pérou conquis par Pizarre, des prêtresses du Soleil enrôlaient dans

toutes les familles, même dans les plus humbles, les petites filles qu'elles élevaient jusqu'à l'âge de dix ans. Elles les employaient à tisser des étoffes de plumes et de laine d'une finesse magique. Après quoi, elles les envoyaient faire les semailles de l'Inca. Lorsque les fillettes atteignaient l'âge d'être mariées, les plus belles étaient destinées, comme il se doit, au seigneur⁸. Tout cela périt avec la civilisation inca et fut remplacé par des monastères catholiques.

Malgré les violences et l'affreuse dépopulation qui s'en suivit par maladie, les Européens apportaient avec eux le principe de la monogamie qu'ils ne respectaient pas toujours, mais qui, aux yeux de leur justice civile, restait pourtant la norme. Ce principe était entièrement neuf dans la plupart de civilisations amérindiennes.

Dans le Mexique pré-espagnol, ni la polygamie ni l'inceste entre pères et filles ou entre frères et sœurs n'était prohibé, ni même remarqué. À preuve, le mot n'existait pas en langue nahuatl⁹. En revanche, quantité de mots exprimaient en langue mexicaine ce qui se passait dans la demeure des femmes, cet espace réservé qui se disait *cihuacalli*. Comment, se demandaient donc les ordres mendiants, pourtant conciliants, juxtaposer ces « espèces de coutumes » et le droit canonique, si tatillon sur les empêchements de consanguinité, parfaitement intraduisibles en langue locale ?

Dans les années 1530-1540, tandis que les baptêmes de masse se succédaient à un rythme tel qu'on peut se demander ce qu'ils représentaient aux yeux des Indiens et même des missionnaires, le mariage monogame devint un instrument de christianisation. Mais les matrones des civilisations conquises jugèrent avec effroi la légèreté avec laquelle il était conclu. Dans la civilisation mexicaine, en effet, comme dans la civilisation indienne, les spécialistes du calendrier rituel examinaient plusieurs fois les signes astrologiques des futurs conjoints pour prévenir, non pas les unions consanguines, mais les unions mal aspectées par les astres. Celles-ci, quoi

qu'on fasse, ne pouvaient qu'échouer, les conjoints étant voués alors à s'entredévorer.

Au nom d'un « droit naturel » jamais défini autrement que par ce qui ne gênait pas l'homme, la bulle « *Altitudo divini consilii* » datant de 1537, reconnaissait un mariage polygame « de droit naturel » dans le monde indien. Mais elle décidait que les Indiens n'auraient qu'une femme légitime, la première¹⁰... Cette mesure était calquée sur la situation des colons dont l'épouse légitime restait en Castille.

N'empêche que dans le Nouveau-Mexique chrétien, les Indiennes comprirent vite l'effet protecteur de la monogamie et de la prohibition de l'inceste. Les archives de l'évêché de Mexico conservent des dénonciations venant d'Indiennes chrétiennes qui, dès 1540, trouvent des témoins pour les assister et savent se défendre : « Nous, Domingo et Juan, serviteurs indiens de la Sainte Église... et dona Anna, Indienne, épouse de don Juan, seigneur du lieu... Nous disons que, tout en étant marié selon la loi chrétienne, comme le commande Notre Sainte Mère l'Église, il a forcé la sœur de sa femme à coucher avec lui... il a couché avec une autre de ses sœurs, la fille bâtarde de son père, et avec une de ses tantes... Il a cinq autres concubines chez lui et se désintéresse de sa femme¹¹... »

Conquête de l'Asie musulmane et retrouvailles des franciscains avec les chrétientés de saint Thomas

Une génération plus tard, en 1582, Philippe II d'Espagne ajoutait à sa couronne celle du Portugal. Pendant les soixante années qui suivirent, l'Empire ibérique et catholique s'étendit presque sur le monde entier.

De l'Inde à l'Indonésie, les Portugais du premier xvi^e siècle s'étaient fait une gloire de détrôner les roitelets musulmans qui avaient fait souche sur les côtes depuis le détroit d'Oman en Arabie, jusqu'à celui de Malacca. Ici et là, les franciscains

embarqués avec les conquérants partis de Lisbonne n'avaient pas hésité à prendre les armes, comme au temps des reconquistas médiévales. En 1515, lors de la prise de Salsete – une île stratégique située face à Goa –, des franciscains armés s'étaient transformés en moines soldats et démolisseurs. L'île, clamaient-ils dans leurs chroniques, comptait 2 000 petits temples ou pagodes, tous détruits. Un seul frère, Antoine, aurait démoli 200 pagodes, construit onze églises, converti et baptisé « plus de 10 000 personnes ». Ces chiffres ne laissent guère de doutes sur l'emploi des méthodes que les anciens Carolingiens avaient jadis employées avec les Saxons¹². Mais ce résultat acquis par la violence fut une exception géographique et ne fut pas durable. En Inde, conversion et dialogue, conversion et commerce, conversion et conversation, selon le mot du pape Paul VI¹³, furent très précocement liés.

De tous les ordres religieux, les franciscains étaient ceux qui connaissaient de plus longue date les rivages de l'Inde que leurs frères des XIII^e et XIV^e siècles avaient explorés¹⁴. Les fils de saint François savaient que sur la côte de Coromandel et jusqu'à Madras, situé sur l'autre versant de la péninsule, les infiltrations chrétiennes avaient été fréquentes depuis les premiers siècles apostoliques et pendant tout le haut Moyen Âge. Ils pouvaient s'appuyer sur ces églises antiques qui vivaient sans prêtres depuis plusieurs siècles mais où les femmes organisaient des fêtes fleuries le dimanche de Quasimodo, une semaine après Pâques, anniversaire liturgique du jour où le Christ ressuscité était apparu à saint Thomas.

À Goa, devenu archevêché autonome, administré par un franciscain, un séminaire indigène avait été fondé en 1538. Les franciscains avaient construit des couvents, dont le monastère des clarisses, où, sur le mode européen, se retiraient des princesses indiennes... Dans l'île de Ceylan, les robes brunes avaient plutôt suivi les commerçants. Souvent, ils avaient bénéficié des premiers traités, passés avec les rois locaux, puis participé aux combats de représailles lorsque

ces traités étaient bafoués... à moins que, restés isolés, ils n'aient subi le martyre. Tout cela se passait avant l'arrivée de François Xavier qui date de 1542.

Au total, de source franciscaine, les frères mineurs auraient déjà obtenu, vers 1550, la conversion de vingt-trois rois, de quatorze reines et de milliers d'Indiens et d'Indiennes¹⁵... Leurs ennemis les plus déterminés, disaient-ils, n'étaient pas les Indiens dont l'esprit n'avait aucun mal à concevoir la Trinité, mais les pirates européens, hommes d'argent, de sac et de corde, ancrés dans les îles de l'océan Indien. On verra comment, aux XVII^e et XVIII^e siècles, la logique du commerce et des échanges modifiera profondément ce paysage.

Lorsque les couronnes de Portugal et d'Espagne furent posées sur une même tête, l'infini marin eut enfin raison des ambitions ibériques. En 1585, trois ans avant la tempête qui détruisit dans la Manche son Invincible Armada, Philippe II perdait Anvers, tombé aux mains des Pays-Bas¹⁶. Dès lors, l'Angleterre anglicane aidait ouvertement les marins hollandais à se constituer un empire dans les îles de Malaisie, face aux Philippines espagnoles.

Cependant, quelques jésuites parvenaient en Indonésie, au Japon, en Chine... Leur devise, « *ad majorem Dei gloriam* », ressemblait à celle de Calvin « *sola gloria Dei* ». Mais le « *ad* » indiquait un mouvement. La plus grande gloire de Dieu ne pouvait prédestiner aucune âme au néant.

Mission et comparaison

Mieux que tous les ordres religieux, les jésuites centralisaient une connaissance ethnographique qui leur permettait de comparer les civilisations et leurs façons de traiter la moitié féminine du genre humain. Ils avaient aussi leur style à l'égard des dames. Aux origines de la Compagnie de Jésus, Ignace de Loyola n'avait pas envers elles une attitude aussi